



Otto Ganz

La Vie  
*pratique*



roman

# La Vie pratique

La collection Espace Nord rassemble des titres du patrimoine littéraire belge francophone. Elle offre un catalogue d'auteurs remarquables et veille à la réédition d'œuvres devenues indisponibles. Propriété de la Fédération Wallonie-Bruxelles, la collection est gérée par Les Impressions Nouvelles et Cairn.info, qui ont réalisé le présent volume.

[www.espacenord.com](http://www.espacenord.com)



© 2017 Communauté française de Belgique pour la présente édition

Illustration de couverture : © RYGERSZEM – iStock by Getty Images

Mise en page : CW Design

ISBN : 978-2-87568-145-4

Dépôt légal : D/2018/12.583/8

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est strictement interdite.

Otto Ganz

# La Vie pratique

roman

*Postface de Caroline Lamarche*



*Pour Claire, Franck, Paloma,  
Denys-Louis, Orlando, Léo et Werner ;*

*Pour Denis qui en voulait*

*Pour et par Égée*

*Rien ne ressemble plus  
à l'amour  
Que la neige.*

Denise BOUCHER, *À cœur de jour*

*Rien n'est plus comme avant, ou,  
tout respect se perd ! en plus  
il y a la drogue. Alors le sexe,  
vous pensez bien que...*

Orlando DE RUDDER, *Le Trou Mahaut*

*Dans l'intervalle s'ouvre le sens.*

Antoine MÜLLER, *Le Principe d'isolement*

# 1

## La part des dieux

*Trois fois par siècle,  
le monde change de peau :  
le serpent éternité vient d'effectuer  
une nouvelle mue.*

Marc VAILLANCOURT, *Le Petit Chosier*

C'est toujours comme ça, elles en veulent toujours plus et n'en ont jamais assez. Elles ont tous les trucs pour vous faire piger que ça ne coule pas comme ça, comme ça devrait, comme il faudrait qu'en toute logique ça s'épanche : en fluides, de source... mais qu'au contraire : les crues se sont asséchées et qu'alors c'est bernique et tire l'argoulette pour en espérer quelque chose. Elles ont toutes une façon bien à elles de vous faire dire ce que je n'ai pas dit mais écrit... une façon différente de vous faire sentir le trop peu de contentement et l'attente de plus qui s'y greffe toujours immanquablement. Prenez toutes les Chonchons de la Gousse par exemple : petits airs détachés au White Spiritgirl qui en dit long pour qui les connaît... petite moue haute du *Spice* cou qu'elles vous baladent sous la gueule et qui signale le goût de « trop peu » reçu... Prenez toutes les Smart de chez Dion du Croupion, franges rebelles sur basket de cosmonaute version Playmobil, le nombril à l'air et les

hémorroïdes aux commissures, courtes sur pattes comme planches de cirques hippiques... tellement précoces qu'elles manipulent des trucs sans avoir conscience de ce qu'elles font, les larmes aux yeux pour un oui trop court ou un non trop long, un geste déplacé, une hésitation...

... dans les orifices à emprunter et forcément, celui choisi n'est jamais le bon avec elles, ou n'a jamais le bon diamètre. Prenez toutes les Marylinstitutrice qui tondent chaque fois que ce sentiment les creuse. Elles plantent leurs clôtures le week-end et enseignent la semaine, amoureuses tant que ça leur fait mal mais avec des excuses ; ou les Katou pro et contra modées, aimant leur dealer de cœur pour ce qu'il ne leur donne jamais mais persuadées que ça changera, avec le temps, la passion, la relaxe des poursuites... Allez vous y retrouver dans ces races de mutantes qu'on nous flanque dans les cretons. Allez-y seulement, et revenez me voir après...

Après le passage obligatoire des pages lisses de la section lingerie (juste après la section des tabliers en Nylon à grosses fleurs rondes) dans le gros catalogue *Les Trois Redoutés Helvètes*, la première vraie fille que j'ai touchée avait vingt-deux ans, moi un peu moins. Exactement comme la dernière d'ailleurs, sauf que j'en ai plus... elles étaient toutes deux consentantes, avaient toutes deux des bas blancs et une jupe longue, toutes deux n'ont pas bougé pendant que je m'échinai sur elles, mais les ressemblances s'arrêtent là. La première fille que j'ai touchée, il y a une dizaine d'années, n'a pas joué... par manque de tact, de savoir y faire, de se laisser aller, de me guider et d'avoir des exigences précises... comment laisser monter le plaisir si on l'attend autre part ? Elle s'est couchée, a écarté les jambes et levé les yeux au plafond, sa participation s'est résumée à ces quelques actions toutes simples

alors qu'on entend constamment répéter que la baise est un art qui n'est rien sans la bonne volonté de chacun et le zeste de curiosité adéquat.

Voilà à quoi ça se résumera. Et il ne sera même pas nécessaire d'expliquer comment je l'ai escaladée, comment j'ai dirigé moi-même ma bite vers son vagin et comment j'ai essayé de me dépêtrer dans son pubis de vierge. Pas la peine d'expliquer comment je me suis écorché dans son conduit qui n'avait jamais rien connu d'autre que les tampons à ficelle qu'elles s'enfoncent périodiques. Pas la peine de décrire comment je me suis démené pour lui arracher un gémissement, ni que le gémissement arraché n'avait rien à voir avec le plaisir... mais découlait plus certainement de ma gaucherie dans la besogne, de ma trop bonne volonté et du trop peu d'élasticité de ses muqueuses. Pas la peine également d'expliquer dans les détails le souvenir peu enjoué que je garde de cette première fois où je me suis masturbé à l'intérieur d'une fille... parce que ce ne fut pas autre chose, un crachin de plaisir dénué de ce qu'il faut d'âme pour l'amplifier.

Il y a toujours un moment et toujours le même à des époques cycliques où elles en veulent plus et vous le font sentir. Et quelle que soit l'altitude et les attitudes qu'on s'attache à y mettre, immanquablement arrive le sentiment de l'insuffisance, du « peut mieux faire ». Que voudriez-vous encore ajouter après ça ? Qu'y aurait-il encore à ajouter ou à faire pour enfoncer le clou ? On a fait des impuissants avec moins, beaucoup moins... Ça me prend trop d'énergie pour que ça prenne. Je n'associe plus de part dans ce jeu de massacre ; je constate, c'est tout, ne venez pas me faire penser ce que j'ai dit.

Ma dernière conquête ne fut pas une prise de guerre, juste de tranchée, mais elles étaient mal gardées, peut-être n'y avait-il rien à l'arrière qui vaille l'effort d'être protégé, rien qui justifie mort d'homme ? Si elle n'a pas joui, elle l'a fait très différemment. D'abord, Alba-Lee était épilée, ce qui facilite bien des choses et laisse moins de gêne entre les dents... question de vulgarité, faut-il préférer le broutage au lapage ? Entre embrasser un chien ou une pêche, j'ai fait mon choix, contraint et forcé par mes répulsions intuitives. Pour ma modeste participation et part dans cette relation qui fut la nôtre, j'en garde un excellent souvenir... pour dire. Elle n'a pas joui, pas par mauvaise volonté, mais parce que dans ces états peu propices aux manifestations d'enthousiasme, la mort fixe toujours la même rigidité à un visage.

Certains de mes collègues, par trop rigoristes, suivent à la lettre les principes de vie quotidienne et d'hygiène que leur ont enseignés leurs maîtres et le vieux *Dictionnaire universel de la vie pratique à la ville et à la campagne* que tout fossoyeur se doit de conserver sous la main et que se sont légué jalousement les membres de la profession, de génération en génération. Qu'on nettoie doucement avec de l'eau tiède le nez, la bouche et les paupières ; qu'on ferme les yeux, qu'on rapproche les mâchoires en renversant légèrement la tête, qu'on recouvre le visage d'une gaze *très-claire*, ne sont que les devoirs naturels auxquels ont bien droit mes clients, mais qu'on leur tamponne le fondement et les orifices pour éviter la disgrâce des éléments ne me semble pas d'un grand tact. Qu'est-il de plus beau que ces derniers abandons, indiquant combien il faut d'apaisement et de détente de soi pour entrer en perfection, livrer le passage aux derniers

ressentis tout en rappelant qu'on fut, un jour et pour quelques années, animé d'un même mouvement universel vers l'annulation ?

J'ai également poursuivi les enseignements de mon maître, ancien fossoyeur et guide esthétique, qui m'a ouvert les portes du métier après m'avoir surpris à déchirer les habits de mon premier cadavre, une ex que j'avais fraîchement déterrée. Sans un mot, il a sorti un petit couteau pliable de sa poche et, après avoir fait sauter les boutons brillants de la robe printanière qu'on avait eu le bon goût d'enfiler à mon ex-promise, a arraché l'étoffe. Seulement alors, il m'a dit : « Voilà gamin, maintenant tu peux y aller, tu ne risques plus de t'empêtrer. Appelle-moi quand t'auras fini, j'aurais bien quelque chose à lui mettre au guichet. » C'était un pratiquant de la vieille école qui en a vu d'autres, d'écoles, de temps, d'époque... de mœurs tout simplement. Deux passages dans les tranchées et quarante-cinq années à creuser des fosses, en paix comme en guerre, en neige ou sous le soleil, « ça vous forge un homme », il disait après que je sois devenu son apprenti attiré... pour m'en apprendre.

Le vieux Pancrasse avait fait l'Algérie (et on n'aurait pas osé lui demander ce qu'il y avait fait, dans ce pays) et s'était vu doter, à force de musculation des poignets, d'une trique comme même Satan en aurait rêvé : un gourdin noueux et rêche qu'il n'avait jamais planté que dans de la viande morte, humaine ou animale... ou indéterminée : « tant que ça avait un trou, des poils autour et que ça pue » : expression qu'il aimait à professer, le vit enfoncé dans un cadavre proche de l'innommable si cher à mes vieux amis Poe et Lovecraft ainsi qu'à la descendance de

fantastiques bâtards traumatiques qu'ils laissèrent après leur disparition. Une masse difficile à identifier comme féminine malgré de gazeuses rondeurs dont la générosité putrescible ne laissait pourtant aucune place au doute. « Pancrasse ! Fouteur de carne comme d'aucuns sont fourreurs de pralines ! », c'était sa présentation à lui de ce qu'il était... personne n'aurait pu imaginer à quel point c'était vrai.

À sa mort, c'est moi qui ai fait sa toilette. Je lui devais au moins ça. Lorsque j'ai enlevé son froc, j'ai découvert un long sexe mauvâtre agité de tressaillements. Le pubis s'est détaché par touffes dès que je l'ai touché, mettant à la lumière un grouillement infâme. Ça se tordait et éclosait en même temps, et le bruit mouillé ; et les pelotes de « vers de gras » qui gigotaient en tous sens. Il était mort le matin même, ses derniers mots avaient été pour moi : « Gamin, je sens déjà Satan qui m'attend, j'ai l'nœud traversé d'aiguilles, j'le sens bien que c'est de là que je crève. » On n'a pas attendu les quarante-huit heures légales pour le foutre en terre, et mieux, deux plantons m'ont aidé. Ça m'a amusé de voir ces deux cognes enfoncés dans la boue... On a le plaisir qu'on se donne, le reste est bien trop aléatoire pour parier quoi que ce soit dessus. Avec les dernières pelletées m'est revenu un dicton de son invention : « Comme le camembert gamin, lorsqu'y s'vadrouille tout seul... comme le camembert, c'est les vers le meilleur... » Ça m'avait fait gerber cette expression... au début... y'a un âge pour être émotionnable, puis ça passe... comme tout. J'ai laissé tomber la répulsion. C'était son affaire et j'avais pas à y regarder. J'ai des principes, moi, comme tout homme... les miens sont juste un peu différents.

Qu'on sache que je n'ai jamais introduit mon sexe dans la bouche d'une de mes jeunes chéries : leurs quenottes se referment sous la poussée de ma tige et la force musculaire d'une bouche, même morte, reste un traquenard de première carnassière. Non, porter atteinte à l'intégrité n'est pas mon souci, ainsi que chacun s'en doutera. Contrairement à certains que je ne citerai pas (ils se reconnaîtront bien assez : « qui se sent morveux glaire », n'allons pas plus loin), il ne m'est jamais arrivé de pratiquer de nouvelles ouvertures dans les chairs que la mort me confie. Nos plus vieux maîtres nous l'ont enseigné : *l'ouverture d'un cadavre ne peut, aux termes de la loi, se faire que vingt-quatre heures après le décès, et seulement lorsque la mort a été dûment constatée par l'officier de santé délégué par l'autorité municipale.* Je ne suis pas assez fou pour risquer qu'une autopsie révèle des blessures post-coïtale qui me désigneraient. Je tiens à mon intimité, comme tous les vivants.

Non, qu'on se rassure, et même s'il m'est arrivé d'arracher les dents de mes premiers émois pour éviter les entailles malencontreuses, ce sont des erreurs de jeunesse qui ne se reproduiront plus. De plus, il ne m'a jamais semblé respectueux d'introduire mon sexe en érection dans la bouche d'une de ces inhumées. J'avouerais leur préférer les vieilles femmes, bigotes de préférence, mauvaises langues et vipères édentées mais aux joues plus molles, aux gorges plus profondes d'avoir bavoisé toute leur vie. Je dénoue le linge qui leur rapproche les mâchoires et j'extrais leur dentier s'il est en place. Alors seulement je les dresse brusquement. Parfois, le timbre de leur voix vibre encore avec le souffle de l'air expulsé... leur gorge claque un bruit de ventouse. Alors seulement j'accepte de leur donner ce qu'elles attendent. Je

leur laisse une obole comme l'on plaçait une pièce sur la langue, sachant qu'elles n'auront pas à l'utiliser... parce que, quoi qu'on pense, aucun mort ne erre. Creusez et vous retrouverez toujours ce que vous y aurez laissé, à quelques mètres près.

Fossoyeur, c'est une vocation, comme flic, dentiste, bourreau, abatteur ou curé. À cette différence près que de toutes ces professions, la mienne est la seule qui puisse se vanter de n'avoir jamais eu de sang sur les mains... mais on n'entravera réel ce que je pense et la façon dont je le pense qu'en pratiquant. Sans pratique, il reste impossible de croire que j'arrive après que le sang a perdu toute capacité de couler, ni d'imaginer que, pour moi, le « trop tard » n'existe pas. Le mort m'attend et n'attend plus que moi. Mes chéries ont la patience des pierres, parce qu'elles savent toutes que je viendrai, plus tôt que tard, leur rendre visite et partager leurs draps.

La médiocrité... Je n'ai décidément jamais pu apprécier la médiocrité. Elle m'énerve au plus haut point. Les ratés, les paumés et toute la smala des traîne-savates et bigoudis sur fond de Beverly Hills *téléfunnisé* m'irritent au plus haut point. L'imaginaire de mes contemporains, pour le dire sans animosité, m'a toujours consterné, ou plutôt devrais-je dire que l'imaginaire de mes contemporains, outre quelques exceptions, ne m'a jamais impressionné. On touche vite les limites de la crédulité, de l'obscurantisme, de la tolérance pour dire sans en avoir tout à fait l'air. Grattez le vernis, percez le plafonnage : ce sont les horreurs d'une banalité à faire pleurer les veuves qui s'écoulent devant vos yeux ; pas le moindre vice de grande envergure ou de haute imagination qui dorerait l'horizon des manies de vos voisins. Je